

DIEU SEUL EST ROI

Contes et pouvoir politique chez les

Anyi-Bona de la Côte d'Ivoire

Pendant la séance de contes souvent le narrateur, à l'intérieur du même récit, utilise indifféremment les termes Nyamian (Dieu) et Famian (souverain), comme s'il s'agissait de la même réalité.

Cet usage indifférencié des deux termes est révélateur de l'idéologie bona par rapport à la chefferie. Le binôme Nyamian-Famian laisse entrevoir l'étroite connexion entre l'Être Suprême céleste et l'Être Suprême terrestre. Le souverain ne serait que l'équivalent sur terre de ce que Nyamian est dans les cieux.

Le rapprochement suggère aussi une autre idée: le souverain terrestre n'est que le délégué du céleste. Par conséquent son pouvoir provient d'en haut, ne lui appartient pas en propre, donc il lui faut le gérer, l'exercer correctement. Le souverain n'est que le représentant visible de l'instance suprême, et non pas le détenteur ultime du pouvoir. Il n'est que le lien qui relie les vivants aux ancêtres, à l'ancêtre fondateur, et par lui, à l'Être suprême, Nyamian, de qui provient toute vie.

Tout cela est bien souligné dans une danse exécutée par le souverain lors de la fête de l'igname. De retour de la source où il a été purifié, le souverain, debout sur le munga, le hamac royal, esquisse cette danse. A travers un ample mouvement giratoire il tend les mains vers les quatre points cardinaux soulignant ainsi sa connexion avec le cosmos. Ensuite il fait le geste symbolique de tout recueillir en ramenant les mains vers sa poitrine pour exprimer que tout lui appartient, hommes et choses. La danse termine par un dernier geste très éloquent: il soulève sa main au dessus de sa tête en pointant l'index vers le ciel. Sa grandeur, son pouvoir, lui vient de Nyamian, le Dieu du ciel. Nana Bonzou II, roi des Anyi-Ndéné, commente ainsi ce geste: "*Après Dieu il n'y a que moi sur la terre*" ⁽¹⁾.

D'après les mythes d'origines c'est encore Nyamian qui a fait descendre sur terre les attributs de la chefferie: tabouret royal, régates, cannes du pouvoir, sandalettes dorées, chasse mouches, sabres, etc.

Le pouvoir céleste est donc source du pouvoir terrestre. Comme l'Être suprême est source et garant de vie pour le macrocosme, ainsi le souverain est source de vie pour son microcosme. La première fonction du souverain est celle d'être un donneur de vie: sans sa présence la vie est impossible. Le souverain doit protéger et faire circuler la vie à l'intérieur de son peuple.

On peut trouver des souverains qui oublient d'être les représentants de l'Être Suprême. Ils se croient plus fort de Dieu, ou même au dessus de lui. Parfois ils arrivent à en nier l'existence. Ils se considèrent eux-mêmes comme instance souveraine suprême, détenteurs de tous les pouvoirs, maîtres de la vie et de la mort. Dans ce cas ils ne sont plus source et garants de vie pour leur peuple. Ils deviennent des agents de mort.

Souvent dans le passé le groupe social a du faire face à ces problèmes. Problèmes de vie et de survie même du groupe. Comment a-t-il réagi? Comment a-t-il affronté ces problèmes? Quelles sont les réponses trouvées, les stratégies de défense élaborées? Nous allons interroger les textes de littérature orale, surtout les contes. Ces textes en même temps qu'ils présentent les problèmes, laissent aussi entrevoir les solutions, au moins au niveau du langage. Les

¹⁾ C.H.PERROT, *Les Anyi-Ndéné et le pouvoir aux 18e et 19e siècle*, Abidjan, Ceda, 1982, 106.

solutions sont les suivantes:

a_ intervention de l'Être Suprême qui remet le souverain à sa place;

b_ intervention de l'Être Suprême qui fait comprendre au souverain qu'il n'a pas tous les pouvoirs et intervention du groupe qui met à côté du chef des organes de contrôle;

c_ abandon du souverain et recherche d'un nouveau maître.

Nous allons montrer, avec quelques exemples concrets, comment cette idéologie est enracinée dans la pratique sociale.

C'EST DIEU QUI EST ROI

Dans le texte qui suit le souverain ne met pas en danger la vie de ses sujets, au moins jusqu'au moment où ils ne contestent pas son autorité. Le roi se considère, et il est considéré, Dieu sur terre: "*On lui obéissait en tout, ce qu'il disait, on le faisait*".

Un texte parallèle souligne le pouvoir absolu de ces souverains: « Autrefois personne ne savait que Dieu existait. C'était le roi qui était considéré comme Dieu ». (2).

Personne n'ose contester son autorité. Il a vraiment tous les pouvoirs.

Un jeune homme, à travers un geste symbolique, conteste son pouvoir absolu et lui rappelle que Dieu est plus grand que lui: *Gnam in the hene*, c'est Dieu qui est roi.

Dans un autre texte c'est un nouveau-né qui refuse le nom que les parents lui donnent. C'est lui-même qui se choisit un nom, à savoir: « Qui a tous les pouvoirs ? ».

Chaque fois qu'on l'appelait, il répondait: « C'est Dieu qui a tous les pouvoirs ».

Le souverain ne peut pas admettre cette contestation: « Y a-t-il quelque chose dans le monde qui s'appelle Dieu et qui est plus grand que moi ? ».

On devine dans ces propos les pensées sombres et les menaces à peine voilées du souverain qui veut éliminer ce contestataire. Le roi appelle le jeune homme, il en fait son porte-parole, lui remet sa chaîne d'or et sa bague, la bague sur laquelle étaient gravés les noms de ces ancêtres, en lui disant:

« Cette chaîne d'or que j'ai enlevée de mon cou pour te la donner, tu dois toujours la porter. Quand on se réunira, si je ne vois pas cette chaîne sur ton cou, ce sera ta tête, le crâne de ta tête, que je prendrai pour payer cela ».

Le souverain donne sa fille en mariage au jeune homme, en lui ordonnant de voler la chaîne et la bague. Au cours des funérailles d'une reine, le porte-parole boit plus que de coutume et il s'enivre. La fille lui enlève la bague et la chaîne et les jette à la mer.

Le lendemain le roi convoque son porte-parole. Celui-ci se présente sans chaîne et sans bague.

Le roi l'accuse d'avoir perdu les bijoux de ces ancêtres et il le condamne à mort, en se moquant de lui:

Avant de mourir le porte-parole prépare un dernier repas pour ses hôtes convenus pour les funérailles. Il s'en va acheter du poisson. Il voit un grand silure. En le nettoyant il trouve dans son estomac la bague et la chaîne. Avant son exécution il présente les bijoux au souverain.

Dans un texte parallèle le conte termine ainsi:

« Le roi décréta qu'à partir de ce jour et pour toujours: toi, qui que tu sois, toi qui dis que c'est moi qui ai le pouvoir, et non pas Dieu, tu auras affaire à moi. Car maintenant tout le monde doit savoir que c'est Dieu qui a le pouvoir.

Si tu entends un homme dire que c'est Dieu qui a le pouvoir, en voici la raison. (3).

²) J.P.ESCHLIMANN, S.GALLI, *A Table avec les Vieux*, Koun Fao, 1976, 39.

³) Ib. p. 44

GNAMIN TE HENE

C'est moi, Kouakou Etienne, c'est moi qui tiens le téléphone ⁽⁴⁾, je vais parler au nom de dieu et de monsieur Gelai. Cela fait très longtemps que je n'ai pas prit cette chose dans mes mains, cette chose qu'on appelle le téléphone. Autrefois je ne connaissais pas cela. Nos grand-pères, non plus, ne connaissaient pas cela. Ce que je vais raconter, c'est une histoire des temps anciens. Autrefois, il n'y avait qu'un seul roi. Il était dans le monde; Il ne connaissait pas Dieu.

Eh! Victor, réponds à mon conte! Je réponds!

Il n'y avait pas de souverains au-dessus de lui dans le monde. C'est que le roi était considéré comme dieu. On lui obéissait en tout; Ce qu'il disait, on le faisait. C'est pour cette raison qu'on ne connaissait pas Dieu du tout.

Un jeune homme était allé acheter un chien. Ce chien qu'il avait acheté, il l'avait appelé *Gnamin the hene*: Dieu est roi. Une fois acheté "Dieu est roi", le roi dit:

- Ah! C'est moi, le roi, c'est moi! Y a-t-il quelque chose dans le monde qui s'appelle Dieu et qui est plus grand que moi? On va bien voir! Si tu dis qu'il existe quelque chose qui est plus dieu que moi, alors, toi et moi, nous allons voir.

Le roi prit alors sa propre fille et la donna en mariage au jeune homme. Il lui dit:

- Puisque tu habites ici dans mon village, je t'ai observé longtemps, j'apprécie tout ce que tu fais. Si tu étais une femme j'allais t'épouser, mais comme tu n'es pas femme, je te prends comme camarade. De plus, tu seras mon porte- canne.

Le roi enleva une chaîne d'or de son cou et la donna à son porte-canne. Il lui dit ensuite:

- Cette chaîne d'or que j'ai enlevée de mon cou pour te la donner, tu dois toujours la porter. Quand on se réunira, si je ne vois pas cette chaîne sur ton cou, ce sera ta tête, le crâne de ta tête, que je prendrai pour payer cela.

- J'ai compris, mon Seigneur, cette chose n'est pas difficile, répondit le jeune homme.

Les choses étant ainsi, le roi dit à sa fille:

- Ecoute, ce que l'enfant m'a fait, je ne l'aime pas du tout. Pour cette raison, je veux le tuer. Il y a une lagune derrière le village, comme celle d'Abidjan, là-bas. Le jour où tu vois qu'il s'est fortement endormi, il faut lui enlever la chaîne et la jeter à l'eau. Quand tu auras jeté la chaîne à l'eau, je lui dirai que le jour où on se réunira et que je ne verrai pas la chaîne à son cou, ce sera le crâne de sa tête que je prendrai pour payer cela.

- Ah! Ce n'est rien, papa, si c'est lui seul, tu l'auras tout de suite.

On était là ensemble. Si le porte-parole n'était pas présent quand on discutait une affaire, on ne pouvait pas juger en son absence. Il fallait qu'il soit présent avant de juger n'importe quelle affaire. Les choses se passaient comme cela depuis longtemps. Le temps passait pour rien.

Un jour il y eut des funérailles. C'étaient les funérailles d'une reine mère. Tous les grands rois se sont réunis. Une fois rassemblés, ils ont bu pendant longtemps, longtemps. Le soir venu, le porte-parole était ivre. Alors il s'en alla se coucher. Arrivé chez lui, il tombe sur son lit: *kburu kbara!* Il n'entend plus rien.

La nuit venue, la fille s'approche doucement doucement. Elle enlève

⁴⁾ Il s'agit du micro du magnétophone.

l'anneau de son doigt et la chaîne de son cou, puis elle s'en va les jeter dans la lagune: *kion!* Il y avait là un silure qui était dans l'eau. Il attrape la chaîne et *kpuru!* Il l'avale.

Le lendemain, le jeune homme se lève, il se lave, il regarde sur lui, il ne voit plus la chaîne. Il la cherche partout, mais il ne la trouve pas. Il est là, dans sa maison, il cherche, il cherche...

Le roi envoya quelqu'un chez le porte-parole en lui ordonnant de venir. Le porte-parole dit au messager:

- Quand tu arrives chez le roi, tu lui diras que je viens de me lever car, hier soir, j'étais bien fatigué, je me lave et j'arrive tout de suite.

En fait, il s'était déjà lavé. C'est qu'il cherchait sa chaîne. Il l'a cherchée longtemps, mais il ne l'a pas trouvée. Il ne sait plus quoi faire. Les envoyés venaient, les uns après les autres. Maintenant, ils connaissent tous la raison pour laquelle il ne vient pas. Le roi même était au courant.

Ils sont tous en train de faire les funérailles. Les tambours résonnent. On appelle les anciens défunts. Eh! La situation est vraiment grave! On va bien voir! La tête du garçon est devenue comme le manche d'une hache.

Le porte-parole est parti chez le roi. On lui donne la chaise. A peine était-il assis qu'on lui pose la question:

- Porte-parole, ma chaîne, où est-elle?

Il répond:

- Eh! Mon roi, en vérité...quand un homme est en difficulté, c'est qu'il est vraiment en difficulté. Hier soir, après les funérailles, je suis allé me coucher. A mon réveil, ce matin, j'ai cherché la chaîne longtemps, longtemps, mais je ne l'ai pas vue.

Le roi répondit:

- L'autre jour, qu'est-ce que je t'avais dit? Tu n'avais pas dit qu'il existe quelque chose dans le monde qui s'appelle Nyamian et qui est plus grand que moi? Nous allons voir aujourd'hui si c'est lui le roi ou si c'est moi!

Les choses étaient donc ainsi. Le porte-parole avait un ami qui était pêcheur. Ce jour-là, il avait pêché beaucoup de silures. Toute la famille du porte-parole pleurait. Celui-ci retourna à la maison et dit:

- Bon, puisque les choses sont ainsi, je veux faire encore quelque chose. J'ai des étrangers chez moi. Puisque je vais mourir, je préparerai quelque chose de bon pour eux, afin qu'un jour, ils parlent bien de moi.

Il s'en alla acheter des poissons, un grand panier de poissons. Il retourna une deuxième fois chez son ami et il remarque un gros silure couché là, par terre.

- Eh, camarade! Tu as un gros silure comme ça et tu me donnes des poissons secs, donne-moi ce poisson, je l'achète.

L'ami répondit:

- Mon camarade, je t'ai donné beaucoup de poissons, cela ne te suffit pas? Puisque tu vas mourir, il ne fut pas gaspiller l'argent que tu as!

Son ami dit:

- Donne-le-moi, je l'achète!

- Bon, c'est bien, c'est deux pièces.

Il sort deux pièces et les lui donne. Il se retourne et il vient à la maison. Il se prépare pour laver le poisson, le nettoyer, afin qu'on le lui prépare pour le manger. Il lave le poisson, il l'ouvre, il le nettoie, il en sort l'estomac et les intestins. Tu sais que la panse du silure est la meilleure partie de tout le poisson. En voulant ouvrir la panse, voilà que le couteau touche quelque chose:

kèrèkèrèkèrè...Eh, mais c'est quoi ça? Il coupe et il voit la chaîne et la bague d'or, accrochés dans la panse du silure. Alors, il les enlève et il les lave. Quand il eut fini de laver la chaîne, il la met en poche et il s'en va voir le roi. Il lui dit:

- Mon Seigneur, je t'assure que je suis toujours en train de chercher tes bijoux.

Autrefois les anciens n'avaient pas de montre pour connaître l'heure. Ils savaient comment indiquer l'heure à l'aide du mouvement du soleil, selon où il était arrivé. Or, on devait le tuer vers le soir, au moment où on revenait des champs avec le vin de palme.. C'était à ce moment là qu'on devait le tuer.

Le porte-parole dit au roi:

- Mon Seigneur, et si je trouve ta bague?

Il répondit:

- Où vas-tu trouver la chaîne et la bague? Si tu les trouves et que tu me les amènes, alors je sais que tu as sauvé ta tête.

- Bon, c'est bien!

Il retourna chez lui. Toute la famille pleurait. On ne pouvait rien faire. C'était comme s'ils étaient en deuil. Tout le monde était réuni. Les tambours résonnaient. Le porte-parole entra chez lui. Il s'habilla avec son meilleur pagne, il prit la chaîne, la mit à son cou, il mit la bague à son doigt. Ensuite, il quitte la maison et il s'en va. Arrivé chez le roi, on lui donne la chaise sur laquelle il s'assit. Il dit alors:

- On dit que le roi assure que si je trouve ses bijoux, on va m laisser en vie. Or je les ai trouvés! Qu'est-ce qu'il va faire?

On lui répond:

- Si tu les a trouvés, tu as sauvé ta vie!

- Vraiment!

- Oui, sûrement!

- Bon, c'est bien, les voici!

Voilà la raison pour laquelle tous les hommes ont connu que Dieu existe dans le monde et qu'il faut avoir confiance en lui. Voici aussi la raison pour laquelle, quand tu te trouves en brousse, s'il t'arrive quelque chose, ou si tu te trouves en difficulté, tu invoques le nom de Dieu. Le nom que le jeune homme avait donné à son chien, à savoir "Dieu est roi", est vrai. C'est aussi pour cette raison que nous tous, nous les hommes qui sommes ici sur cette terre, nous savons qu'il n'y a rien de plus grand que Dieu, dans le monde.

Voilà ce que j'ai pensé et ce que je voulais dire aujourd'hui. Je dis cela afin que monsieur Gelai puisse comprendre et se souvenir un jour que nous aussi nous vivons ici, et que nous savons que Dieu existe dans le monde. Mais nos mains ne peuvent pas le saisir. Pourquoi nos mains ne peuvent-elles pas le saisir? La raison, c'est que, dans le monde où nous vivons, tout est devenu difficile. Tu penses faire une chose, mais tu n'as pas les moyens de la réaliser. En voilà la raison.

C'est ici que je m'arrête de parler. Je m'appelle Kwakou Etienne.

PYTHON ET LE NOUVEAU-NÉ

Dans le texte vu plus haut le souverain éliminait seulement ceux qui mettaient en cause son autorité suprême. Dans le texte qui va suivre la situation est beaucoup plus grave, dramatique. Le souverain est présenté dès le début comme un agent de mort. Il est un tyran, un oppresseur, un destructeur de son peuple. Il abuse tellement de son pouvoir, de son autorité, qu'il met en danger la vie et la survie de son peuple. Personne ne peut approcher ce roi, ou lui parler.

Le pouvoir destructif du souverain est présenté à travers l'image du Python que le roi s'est mis à élever. Python n'est que la figuration plastique de son pouvoir tyrannique et arbitraire qui vise non pas le bonheur, la vie de son peuple, mais sa destruction, sa mort.

Dans ces moments tragiques l'unique réponse possible pour le groupe c'est la fuite. Avec ce souverain la vie n'est plus possible. Tout le monde alors le quitte... au moins temporairement. C'est la seule façon d'échapper à la mort.

La solution du problème vient du côté de la divinité, mais pas n'importe quelle divinité. Dans les temps de calamité générale l'homme a la sensation que les divinités ordinaires sont incapables d'intervenir, de sauver la société. Seulement Nyamian, le Dieu Suprême, peut sauver la société humaine. En fait c'est lui qui intervient avec sa présence salvatrice. Il envoie un nouveau-né qui élimine l'agent destructeur en rendant de nouveau la vie possible.

Souvent le Dieu du ciel, Nyamian, opère à travers un enfant. La raison paraît être celle-ci. Dans les sociétés traditionnelles les connaissances sont acquises à travers des expériences de vie, et non pas dans des livres. Le symbole de la sagesse est le vieux, l'aworawaa⁽⁵⁾. Ayant vécu longtemps il possède tous, ou la plupart, des éléments de sa culture et il peut les transmettre, les mettre au service de la communauté. Tandis qu'un enfant n'a pas encore vécu, c'est un nouveau-né, il vient d'arriver dans le monde, n'a pas encore d'expériences acquises; Tout ce qu'il dit ou il fait, lui a été communiqué par quelqu'un, à savoir par le Dieu suprême Nyamian. Le nouveau-né est le messenger envoyé par Nyamian, qui vient sauver, quand l'homme, ou les autres divinités, ne peuvent plus rien faire.

Le Nouveau-né élimine donc Python et rend de nouveau la vie possible. A partir de ce moment le groupe peut intervenir. Il met à côté du souverain un ancien avec fonction de modérateur. C'est le porte canne, l'interprète. Ensuite, à ses côtés, d'autres anciens viendront: voilà le conseil des notables. Ainsi l'autorité du souverain est entouré d'organes de contrôle qui en surveillent l'exercice, et l'aident à gouverner.

Le texte veut être une justification et une explication de la pratique sociale courante. Chaque souverain est entouré d'un groupe de notables, parmi lesquels, une place de choix, revient au porte-parole.

⁵⁾ En fait, dans les contes, c'est presque toujours une « vieille » et non pas un « vieux » qui intervient, dans les moments difficiles, avec ses conseils. Peut-être parce que la femme âgée a des connaissances plus complètes: elle connaît tout du monde féminin et aussi du monde masculin.

LE ROI QUI ELEVE PYTHON

Je vais vous expliquer le sens du chant que je viens de faire pour que vous puissiez le comprendre.

Un jour, un certain roi, un roi comme ceux qui vivaient dans l'ancien temps, qui avait tous les pouvoirs, a fait une chose qu'il ne devait pas faire. Voilà que ce roi a pris Python et il se mit à l'élever. De plus, personne ne pouvait parler à ce roi. Si tu allais pour lui parler, il te coupait la tête.

Il avait donc pris Python pour l'élever. Python commençait à grandir. Il commençait à attraper les poules. Mais personne ne pouvait rien lui dire. Python grandit encore. Il avait deux ans. Maintenant ce sont les moutons et les cabris qu'il attrape. Le roi continuait de garder son Python. Python grandissait toujours.

A l'âge de quatre ans, il attrapait les enfants. Si tu allais aux champs et tu laissais ton enfant à la maison, à ton retour, Python l'avait avalé. Voilà que les enfants qui étaient dans le village, presque tous, avaient été attrapés par Python.

Eh! Il faut que nous allions voir le roi pour lui raconter ce qui arrive, lui dire que Python a avalé presque tous les garçons et toutes les filles du village.

Un jour, tout le monde se réunit. Ils se dirent:

- Amis, le roi est en train de détruire notre village, donc il faut que nous tous, nous partions et que nous quittions le village.

En ce temps-là il y avait deux chasseurs. Ces deux chasseurs habitaient le village. Quand ils allaient à la chasse, ils tuaient beaucoup de gibier.

Au moment où tout le monde s'enfuyait du village, voilà qu'une femme avait mis au monde un enfant. C'était vraiment le matin de ce jour là qu'elle avait accouché. Tout le monde partit et on laissa l'enfant seul.

Il existe un grand canari qu'on appelle *songbo*. Quand ils partirent ils laissèrent l'enfant dans le canari. Sa maman était partie et l'avait abandonné. Le couteau qu'on avait pris pour couper le cordon ombilical de l'enfant, on l'avait déposé là, à côté du canari.

Les villageois avaient fui le matin. Quand midi arriva, et midi juste, Python sortit et il se promena au village. Voilà qu'il se mit à chanter:

J'AI MANGÉ

MAIS JE N'AI PAS ENCORE VERSÉ DE SANG

J'AI MANGÉ

MAIS JE N'AI PAS ENCORE VERSÉ DE SANG (conteur)

MA MAMAN M'A MIS AU MONDE

ET M'A ABANDONNÉ DANS UN GRAND CANARI

MA MAMAN M'A MIS AU MONDE

ET M'A ABANDONNÉ DANS UN GRAND CANARI (foule)

Python dit:

- Il n'y a personne au village pour répondre à mon chant? Eh! On va bien voir!

Il entonna encore sa chanson. Il chanta longtemps, longtemps, très longtemps. Tandis qu'il se promenait dans le village il entendit un chant qui venait de quelque part. Il se mit alors à rechercher l'endroit d'où provenait le chant. Arrivé là, vers l'endroit où se trouvait l'enfant, il entonna de nouveau sa chanson:

CHANT

Maintenant Python aperçut le canari où se trouvait l'enfant. Or cet enfant, c'était Nyamian qui l'avait envoyé. Python alla se poser à côté du canari. Le couteau qui avait servi à couper le cordon ombilical, c'était l'enfant qui le tenait dans sa main.

Au moment précis où Python voulait attraper l'enfant, ce dernier prit le couteau et l'enfonça dans sa gueule; Voilà: *prrrrrr....tengherennnn....* Python est mort. Les hommes qu'il avait mangés, les moutons qu'il avait avalés, tous sortirent.

Or ceux qui étaient là, dans la brousse, entendirent un grand bruit au village. C'étaient les moutons qui bêlaient, les poules qui caquetaient, tout le monde criait. Les cabris étaient en train de bêler et les hommes criaient.

- Eh! Il faut que nous allions voir ce qui arrive là-bas, au village!

Mais personne ne voulait partir. Les chasseurs dirent:

- Vraiment, il faut partir pour voir ce qui est arrivé là bas!

Alors ils s'en allèrent doucement, doucement. Ils arrivèrent. Arrivés à l'orée du village, voilà les hommes, tous ceux que Python avait avalés, tous étaient sortis. Les poules étaient toutes sorties. Les cabris étaient tous sortis. Les moutons étaient tous sortis.

- Et la nouvelle, demandèrent les chasseurs.

Ils répondirent:

- Eh! Le nouveau-né a tué Python, pour cela, nous sommes tous sortis!

- C'est bien! Allons chez le roi.

Voilà pourquoi le roi aujourd'hui n'élève plus de Python, Voilà la raison. Voici aussi la raison pour laquelle on trouve à côté du roi un bon interprète. Quand il y a une affaire à régler, et que le roi dit: "Cela est vrai". Si, au contraire, son interprète dit: "Ah, non, cela n'est pas vrai", voilà que le roi laisse tomber l'affaire.

Voilà ce que j'ai raconté.

LES DEUX CAMPEMENTS

Dans l'ancien temps le prestige d'un souverain était lié au nombre de ses hommes, des hommes qu'il pouvait avoir autour de lui. Les bons et grands souverains étaient surtout des rassembleurs d'hommes.

Le texte présente deux de ces souverains au début de leur accession au pouvoir. chacun adopte son style de gouvernement: arbitraire et absolu pour l'un, modéré et souple pour l'autre. Leur conduite déterminera la réussite ou non de leur entreprise.

En effet l'un des chefs abuse dès le début de son autorité en décrétant que dans son village il n'y aura de pardon pour personne. Si quelqu'un commet une faute grave publique, il payera de sa tête. Tandis que l'autre souverain promulgue une loi exactement contraire: il est prêt à juger et à régler n'importe quelle affaire, même la plus grave.

Dans le premier village la vie n'est plus possible. Le village devient un camp de condamnés à mort. Les villageois ne pouvant plus vivre, décident d'abandonner leur maître pour s'en aller à la recherche d'un nouveau. Ils s'en vont tous sous la tutelle de l'autre souverain dont la renommée de bonté, justice, droiture, sagesse, était répandue partout. Ainsi on assiste à la mort d'un village et à la naissance d'un autre.

Le conte reflète l'idéologie sociale anyi-bona et veut justifier une pratique courante dans la société: la demande de « pardon » par l'intermédiaire d'un vieux. Quand quelqu'un commet une faute publique grave, par exemple brûler la plantation d'un voisin, il va demander pardon

aux vieux du village en se faisant accompagner par un ancien, qui devient son porte-parole, près des notables, et du chef. C'est le vieux qui présente les excuses, qui demande pardon. La réaction du chef et de la notabilité est presque toujours la même que celle du deuxième chef: puisqu'on ne peut plus réparer les dégâts, on lui demandera une caisse de Gin, un mouton, ou bien, dans les cas plus graves, un boeuf, et tout est réglé.

LES DEUX CAMPEMENTS

Vous tous faites bien attention! C'est moi Kwakou François qui vais vous expliquer la raison pour laquelle on trouve des villages avec beaucoup d'habitants, ainsi vous tous vous comprendrez le sens de ce conte.

Je m'adresse à toi, mon ami, Kwakou Anane Victor. Ecoute et réponds à mon conte.

Autrefois il y avait deux chefs. Un jour, ils se levèrent et allèrent construire leur campement, chacun de son côté. Le premier établit cette loi: si un étranger arrive dans le campement que j'ai construit et s'il insulte son camarade, je le tue. L'autre chef dit: si un étranger arrive dans le campement que j'ai construit, et s'il fait une mauvaise action, je lui pardonne et j'arrange l'affaire.

Mon cher! Ils ont inauguré leur campement et y habitent. Les étrangers comment à arriver. Remarque bien! Cette grande forêt est très fertile. Le café, le cacao y poussent à merveille. De nombreux étrangers s'y installent. Le campement s'agrandit.

On était là ensemble. Voici ce qui arriva dans le campement du premier chef, de celui qui avait établi que si un étranger faisait du mal dans son village, il allait le tuer.

Un jour, son fils et un étranger se disputèrent. Ils se battirent longtemps, longtemps. Une fois qu'ils furent séparés, le chef les appela, tous les deux, chez lui. L'enfant du village expliqua son affaire, l'étranger expliqua la sienne. Ils discutèrent longtemps. Ils conclurent: l'étranger a tort. Le chef arrêta alors:

- C'est bien, vous connaissez la loi que j'ai établie ici. Saisissez l'étranger et ho! Qu'on lui coupe la tête.

On était là ensemble. Un jour le fils du deuxième chef eut une discussion et une dispute avec un étranger. Ils se battent longtemps, longtemps... et l'étranger tua cet enfant. Eh! L'affaire était vraiment grave, très grave et très sérieuse. La personne qui avait été tuée, pouvait-elle s'expliquer? On se saisit de l'étranger. On lui demanda d'exposer toute l'affaire. Alors il expliqua et il raconta tout ce qui s'était passé. Le roi dit:

- Bon, c'est bien! Nous sommes tous frères. Tout homme est un homme, s'il lui arrive une affaire on la juge et on l'oublie. Bien que l'étranger ait tué mon fils, qu'il ait raison ou qu'il ait tort, du moment que la personne est tuée, elle est morte pour toujours.

Puisque l'étranger avait tort il choisit un vieux pour aller demander pardon au roi. Celui-ci dit:

- Puisqu'il a causé la mort de l'homme, et que celui-ci ne peut plus revenir à la vie, je le pardonne, la question est terminée. Restons ici ensemble comme auparavant. Même si l'étranger veut s'enfuir dans un autre village, je le retiendrai ici.

Voilà ce qu'il avait dit. L'étranger répondit:

- J'ai compris.

Ensuite il cultiva ses champs et il devint très riche.

Le premier roi... mon cher! Arriva à tuer environ dix personnes. Ceux qui habitaient dans son campement se sont rassemblés et ont dit:

- Nous sommes venus habiter ce village, mais si ton ami te lance des injures et que tu lui réponds, on te tue. Nous ne pouvons plus y habiter.

Mon cher! Tout le monde alla se coucher. Le jour parut. Le roi se leva et ne vit plus personne. Le village était désert; Tous les étrangers avaient fui. Où étaient-ils partis? Dans le village de celui qui pardonne tout.

Puisque les choses sont ainsi, celui qui tue le gens dit:

- Le village de l'autre roi s'appelle le village des imbéciles, par contre le mien s'appelle le village des intelligents.

Tous les étrangers ont fui pour aller s'installer dans le village des imbéciles. Mon cher! Ils vivaient là ensemble. Voilà que le village grandissait. Les étrangers ont eu des enfants, le roi aussi avait ses femmes et ses enfants, dont l'un avait été tué. Les enfants qui restaient, eux aussi, ont mis au monde des enfants. Les enfants du village et ceux des étrangers grandirent, se marièrent entre eux et mirent au monde d'autres enfants. Les étrangers marièrent les femmes du village et ensemble eurent des enfants. Voilà que le village grandissait toujours. L'autre village, par contre, se vidait de ses habitants.

Voici l'explication de ce proverbe. Tu as vu que notre pays de Côte d'Ivoire est un grand pays, un pays qui grandit toujours. C'est grâce à notre Président Houphouët-Boigny et à son intelligence supérieure. C'est lui qui a fait que tous les étrangers aiment ce pays. S'ils y viennent ils trouvent de la nourriture, ils trouvent de l'argent. Ensuite ils y trouvent des femmes à marier. Voilà le résultat de son intelligence supérieure.

C'est moi Kwakou François, planteur à Koun Fao.

L'INTELLIGENCE DES DEUX FRÈRES

Voici ce que j'ai vu.

Un homme avait deux enfants. L'aîné un jour dit à son père:

- Papa, je m'appelle la pensée d'une seule personne ⁽⁶⁾.

Le cadet, quant à lui, dit:

- Je m'appelle la pensée de tout le monde ⁽⁷⁾.

Le père s'en alla acheter un bœuf. Il le tua. Il prit une cuisse et la donna à son fils aîné afin qu'il la garde. Il lui dit:

- Quand la fête sera arrivée tu me la donneras, mais il faut qu'elle soit fraîche comme au moment où je te l'ai donnée.

Le fils répondit:

- C'est bien, j'ai compris.

Il alla alors creuser un trou, il y déposa la cuisse, et il referma le trou.

Le père appela son fils cadet et il donna, à lui aussi, une cuisse.

L'enfant s'en alla trouver ses camarades. Ceux-ci lui dirent:

- Donne-la au boucher. Quand le moment sera venu il te redonna une cuisse fraîche, comme cela tu pourras la donner à ton père.

L'enfant donna la cuisse au boucher. Le boucher la prit. Tout le monde était

⁶⁾ Le cadet veut dire qu'il a besoin des autres.

⁷⁾ Le père rappelle à l'enfant que dans la vie, même si l'on se croit intelligent, on a toujours besoin des autres.

là. Le temps était arrivé, un soir appela ses enfants et il leur dit:
 - Il faut que demain vous m'apportiez la viande.
 Le cadet alla donner la nouvelle au boucher. Le lendemain le boucher lui donna une cuisse de boeuf toute fraîche. L'enfant l'apporta à son père.
 Or la viande de l'aîné était toute gâtée. Son père lui dit:
 - Toi, tu es l'aimé, mais tu n'es pas intelligent, car l'intelligence d'une seule personne ce n'est pas de l'intelligence.
 Voilà la raison pour laquelle l'union est la meilleure des choses du monde.
 Voici le sens du conte.

LA TETE D'UN SEUL HOMME EST COMME UN CAMPMENT

En bona un proverbe dit : « la tête d'un seul homme est comme un campement » . Le proverbe met en opposition la vie solitaire de l'homme qui vit au campement en forêt, et la vie communautaire de celui qui vit au village. Au campement on est seul, au village on est nombreux, on vit ensemble, on s'entraide. Le proverbe est n condensé du conte des deux frères: on ne peut pas vivre seul. Une vie solitaire est impensable et impossible.

Si cela est vrai pour tout homme, à plus forte raison cela est vrai pour un souverain qui représente et exprime tout le groupe.

Les contes rappellent constamment que pouvoir politique sa dépendance, sa fragilité, sa vulnérabilité, ses limites. Le pouvoir, pour avoir des assises solides, doit être soutenu par trois piliers, il doit sans cesse se référer à trois éléments sans lesquels l'exercice de tout pouvoir est impossible.

Le premier c'est l'Etre Suprême céleste où le pouvoir humain trouve sa source. Sur une des kpoma (cannes du pouvoir), on trouve un tabouret des ancêtres avec une main posée dessus. L'index de la main est pointé vers le haut. Cela rappelle la danse de la fête de l'igname évoquée plus haut: le pouvoir terrestre n'est qu'une participation, une extension, une concrétisation, une délégation du pouvoir de Nyamian, le Dieu du ciel. Les détenteurs du pouvoir politique doivent reconnaître cette dépendance vis-à-vis de l'Etre Suprême dans l'exercice concret de leur pouvoir.

Ensuite le souverain ne peut pas gouverner sans une constante référence aux ancêtres royaux fondateurs du groupe. Il doit être en communion avec eux, les honorer, les invoquer, demander leur protection, et surtout gouverner dans leur sillage, s'inspirer de leurs actions. Comme le rappelle C.H.Perrot:

« Les récits d'autrefois contiennent des enseignements qui éclairent les chemins difficiles du présent »⁽⁸⁾.

Leur présence tutélaire est assurée par la bia bire, la chaise noire, support matériel t visible de leur présence, invisible, mais combien réelle.

Enfin le troisième élément c'est le groupe lui-même, dépositaire ultime et propriétaire du pouvoir. Le souverain n'est qu'un investi de pouvoir: il est élu par le groupe qui lui confie la chaise des ancêtres. Le souverain n'est pas le possesseur de la bia ancestrale, mais uniquement le détenteur temporaire. Le pouvoir, comme la bia, appartient au groupe. Celui-ci le transfère à son souverain, mais il en surveille l'exercice à travers les notables qui lui donnent des conseils et dont il doit tenir compte⁽⁹⁾.

Silvano Galli, Groupe de Recherche des Traditions orales, Abidjan, Côte d'Ivoire, Mai 1983

⁸⁾ C.H.PERROT, *op. cit.* 7.

⁹⁾ J. GUYADER, *Une royauté à l'aube de la conquête coloniale*, Ann. Univ. d'Abidjan, I,VII,1979, 44.